

Éditologie : une sociolinguistique de la science

Jean Claude Baudet

Volume 40, Number 2, juin 1995

Usages sociaux des termes : théories et terrains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/002001ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/002001ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baudet, J. (1995). Éditologie : une sociolinguistique de la science. *Meta*, 40(2), 216–223. <https://doi.org/10.7202/002001ar>

Article abstract

Une nouvelle approche du problème épistémologique est proposée, basée sur une définition de la science considéré comme « un ensemble de textes édités ». Les textes étant des ensembles de termes, l'épistémologie se divise en deux parties : l'étude des termes (terminologie) et l'étude de l'édition (éditologie). En insistant sur les conditions sociales du processus d'édition, l'éditologie est en fait une analyse sociolinguistique de la science.

ÉDITOLOGIE: UNE SOCIOLINGUISTIQUE DE LA SCIENCE

JEAN CLAUDE BAUDET
APPS¹, Bruxelles, Belgique

Résumé

Une nouvelle approche du problème épistémologique est proposée, basée sur une définition de la science considérée comme «un ensemble de textes édités». Les textes étant des ensembles de termes, l'épistémologie se divise en deux parties: l'étude des termes (terminologie) et l'étude de l'édition (éditologie). En insistant sur les conditions sociales du processus d'édition, l'éditologie est en fait une analyse sociolinguistique de la science.

Il y a maintenant dix ans que j'ai introduit le mot *éditologie* dans le champ de l'épistémologie, pour désigner à la fois un domaine d'investigation et une méthode. C'est en effet le 11 février 1984 que j'organisais, à Bruxelles, en tant que président d'APPS, un colloque sur l'éditologie des sciences industrielles, sous le haut patronage du ministre de l'Éducation nationale (de Belgique) de l'époque, M. André Bertouille (Allard 1984). Parce que l'éditologie peut être comprise comme un effort pour prendre en compte les données de la linguistique au profit de l'épistémologie, parce que l'éditologie pourra à son tour apporter à la linguistique des éléments de réflexion susceptibles de l'aider à progresser au moins dans deux directions importantes de la recherche contemporaine — la terminologie et la sémiologie —, et parce qu'enfin, l'éditologie est elle-même un discours, c'est-à-dire une suite de termes justiciable d'ailleurs d'une analyse linguistique, il nous paraît utile de tenter ici de donner un exposé sur le développement et l'état actuel de notre recherche. Nous nous efforcerons de montrer spécialement les liens qui unissent l'éditologie à la linguistique, et plus spécialement à la sociolinguistique (Baudet 1991). Il ne s'agit donc pas de traiter de l'ensemble de la problématique que l'éditologie est en mesure d'éclairer, ce qui nécessiterait de plus longs développements.

DÉFINITION

Le mot *éditologie*, par sa construction même, suggère une définition évidente: la science de l'édition. C'est en 1982 qu'un professeur de la Faculté de médecine de Nancy, Roger Bénichoux, a créé ce néologisme, lançant une publication périodique polycopiée, *Éditologie*. Mais M. Bénichoux n'était animé par aucune intention épistémologique, c'est-à-dire critique. Bien au contraire, acceptant la science comme elle est (c'est-à-dire acceptant les mécanismes institutionnels de production et de mise en circulation des savoirs: universités, revues, CNRS...), l'inventeur de ce néologisme voulait aider les chercheurs à mieux participer au développement d'une science nullement remise en question (Bénichoux *et al.* 1985). Pour notre auteur, en effet, l'éditologie signifiait simplement un ensemble de conseils (d'ailleurs effectivement fort utiles) destinés à publier, à éditer mieux. Expliquer aux jeunes chercheurs comment établir une bibliographie, leur montrer comment rédiger la description d'un protocole expérimental, leur expliquer comment illustrer un article, voilà quelles étaient les ambitions de cette *éditologie*.

Le terme était donc disponible, et il nous a paru particulièrement approprié pour désigner le type d'épistémologie que nous essayions à l'époque de construire. L'éditologie

est donc bien pour nous, en effet, l'étude de l'édition, mais à la double condition de prendre le mot étude dans son sens le plus large d'investigation critique (au sens kantien), et de prendre le mot édition dans son sens le plus restreint de mécanisme social de mise à la disposition des savoirs de la communauté scientifique.

Dans les années 1980, l'épistémologie était traversée par de nombreux courants qui avaient presque tous, pour aussi variés que soient leurs soubassements idéologiques, en commun de prendre «la Science» — l'objet de l'épistémologie — comme un objet donné, déjà là, qu'il s'agissait de comprendre (analyser la méthode scientifique, retracer les grandes étapes du progrès scientifique...) sans mettre en cause les aspects sociaux de sa production. Même l'épistémologie marxiste, qui aurait pourtant dû réserver une attention particulière au caractère social du travail scientifique, réservait une place privilégiée à la science au sein des différents éléments constituant la «superstructure» des sociétés humaines, sans doute à cause de la prétention de scientificité du marxisme. Une critique radicale de la science ou bien était considérée comme une hérésie par les divers rationalismes (marxisme compris), ou bien était empêchée par l'absence de référence axiologique à mettre à la place de la science «détrônée» (science conçue comme seule détentrice, sinon de «la vérité», au moins de la méthode pour l'atteindre). C'est comme si les épistémologues — parce qu'étant eux-mêmes des scientifiques — refoulaient dans leur inconscient la nature sociale de la science. Il y avait certes le travail des sociologues de la connaissance², mais leurs résultats appartenant au champ de la sociologie étaient assez peu connus des épistémologues, et d'ailleurs il ne s'agissait pas d'une véritable remise en cause, puisque la sociologie de la connaissance admettait toujours, au moins implicitement, la supériorité du mode de connaissance scientifique sur les autres modes de savoir.

Cependant, de l'école de l'épistémologie génétique (Jean Piaget) venait l'idée d'une relation forte entre connaissance et communication, et d'autre part l'histoire des sciences aboutissait à prendre conscience du caractère socialement construit des théories scientifiques. Bien plus, nous y reviendrons, l'histoire des sciences commençait à élargir son horizon aux techniques, ce qui eut pour conséquence que la prise en compte de l'évolution des techniques dans une perspective épistémologique (le fameux problème de la relation entre science «pure» et science «appliquée») induisit une réévaluation de la technique par rapport à la science (et donc par rapport à l'ensemble de la société, puisqu'il apparaissait clairement désormais que l'opposition classique entre science et technique n'était que la transposition de l'opposition sociale entre classes oisives et classes laborieuses). Cette réévaluation nous paraît mériter le nom de véritable révolution copernicienne, surtout du fait de ses implications dans l'organisation sociale.

C'est donc en tentant de synthétiser les apports de la sociologie de la connaissance, de l'épistémologie génétique, de l'histoire des sciences et de l'histoire des techniques qu'il nous a paru nécessaire d'abord d'élucider le rapport, à nos yeux essentiel dans le sens philosophique du terme essence, entre science et technique (Baudet 1978), et ensuite de disposer d'une définition de la science qui nous permit d'en essayer une critique. Cela nous amena d'une part à proposer le concept de STI (science-technique-industrie) comme objet réel de l'épistémologie, et en même temps (les deux idées sont inséparablement liées) de mettre en évidence l'édition à la fois comme mécanisme social de production des savoirs et comme fondement de la «scientificité» (Baudet 1990a). Nous donnerons donc de l'éditologie la définition plus complète suivante: étude épistémologique de l'édition des savoirs scientifiques, techniques et industriels, qui prend en compte la nature sociale (c'est-à-dire communicationnelle) des mécanismes de leur production et de leur validation. Le mot «communicationnelle» est là pour nous montrer qu'il s'agira bien, finalement, de linguistique. Et d'autre part, la linguistique appartenant à la STI, elle serait susceptible elle-même d'une analyse éditologique, mais ceci sort du cadre que nous nous sommes fixé.

ÉDITOLOGIE ET TERMINOLOGIE

Le point de départ de notre épistémologie est de tenter de trouver une définition de la science qui permettrait de distinguer un fait «scientifique» de toute autre production culturelle qui ne mériterait pas d'être qualifiée de «scientifique». Il nous a paru que l'on ne pourrait pas s'opposer à une définition qui commencerait par affirmer que la science est un ensemble de textes, c'est-à-dire finalement de termes. La science est un discours, c'est-à-dire une production linguistique (ce qui, par exemple, écarte clairement de la scientificité des éléments de la culture comme les arts plastiques ou les comportements mondains). Plus précisément, et bien sûr la circularité de la définition ne nous échappe pas, la science est l'ensemble de tous les textes... scientifiques (Baudet 1992). Cette proposition qui peut paraître naïve est déjà le résultat d'une observation sérieuse de la vie scientifique, qu'il s'agisse de la vie actuelle des laboratoires (la synchronie) ou de l'histoire des sciences, des techniques et de l'industrie (la diachronie). Dès que l'on a vécu le quotidien d'un chercheur (et dans quelque discipline que ce soit), on sait que la préoccupation majeure — le but même de toute activité — est la publication. Les travaux de laboratoire les plus patients du chimiste ou du psychologue, les calculs les plus difficiles de l'astronome ou de l'économiste, les enquêtes les plus raffinées du sociologue ou du linguiste n'ont finalement qu'un aboutissement: la publication. La science est ainsi la transmission de textes de génération en génération: la communication est bien l'essentiel. Et la communication au sein d'une communauté spécialisée, car bien sûr l'art ou la religion ou la littérature sont aussi communication, mais il y a une relation d'un tout autre ordre entre l'artiste et son public qu'entre un mathématicien qui lit un «papier» dans un colloque et son auditoire formé d'autres mathématiciens. Ajoutons que la définition éditologique de la science a pour nous le mérite de constituer ainsi l'objet *science* en un observable. La définition classique de la science (par exemple: ensemble de connaissances et de recherches ayant un degré suffisant d'unité et de généralité, qui est la formulation du *Vocabulaire de la philosophie* de Lalande) renvoie à des notions elles-mêmes problématiques (connaissance, unité, généralité...) et ne permet pas la délimitation concrète du champ d'études de l'épistémologie.

Si donc la science est un ensemble de textes, c'est surtout un ensemble de textes édités, c'est-à-dire que c'est dans les particularités du mécanisme d'édition que résidera la «scientificité». N'importe quel texte (un roman, un règlement, une lettre privée...) est éventuellement édité, mais seuls les textes scientifiques subissent un mécanisme d'édition particulier, et qui fonde la «valeur» du texte. C'est en étudiant ce mécanisme que d'une part on assigne à l'épistémologie un programme en deux parties — la terminologie pour l'étude critique des termes et l'éditologie pour celle de l'édition, puisque termes et édition sont les deux éléments constitutifs de la science — et que d'autre part on découvre que la science est sociale. Si les recherches de Newton ou d'Einstein sont qualifiées de *scientifiques*, c'est parce que Newton et Einstein ont publié des textes reconnus comme faisant partie de la physique par l'ensemble des physiciens. Et il appartiendra à l'éditologie de déterminer si les critères permettant cette reconnaissance sont liés aux termes (par exemple, le fait que les ouvrages de Newton ont été écrits en latin; ou encore le fait d'y trouver des termes comme masse, accélération, trajectoire...) ou à l'édition (par exemple le fait que les articles d'Einstein parurent dans des revues spécialisées).

DE LA FALSIFIABILITÉ À L'ÉDITION

L'importance des travaux de Karl Popper pour l'épistémologie contemporaine est bien connue. Si l'on examine son critère de la falsifiabilité en quittant le domaine de la théorie pure pour revenir au concret, la dualité éditologique-terminologique de l'épistémologie

devient une évidence. On trouve d'ailleurs, chez le philosophe autrichien lui-même, des phrases qui sont comme la préfiguration de l'éditologie. Quand il écrit que «l'objectivité des énoncés scientifiques réside dans le fait qu'ils peuvent être intersubjectivement soumis à des tests» (Popper 1973: 41), quand il écrit que «Comme toutes les représentations linguistiques [les théories scientifiques] sont des systèmes de signes ou de symboles» (Popper 1973: 57), l'inventeur de la falsifiabilité ne fait rien d'autre qu'affirmer que la science est un langage (une *langue bien faite*, selon l'expression célèbre), et que les tests sont l'occasion d'une rencontre intersubjective: la science est linguistique et sociale. Mais il faut aller plus loin que dire que l'on peut faire des tests. C'est ici l'aboutissement de la pensée popperienne. Mais l'éditologie poursuit la réflexion et l'observation au-delà, dans le concret des laboratoires: comment ces tests seront-ils organisés, par qui, comment les résultats éventuels seront-ils portés à la connaissance de la communauté scientifique? Ces tests sont d'abord décrits (termes), ces descriptions sont éditées sous forme d'articles dans des revues, ces articles sont lus (c'est-à-dire interprétés), des expériences sont menées, et leurs résultats, à leur tour, sont transcrits en textes (termes), édités, lus... C'est bien une communication. Il y a bien un émetteur, un récepteur, un message, un code... Et c'est bien, finalement, dans les mécanismes de cette édition que réside le critère réel de la scientificité.

C'est parce que la communauté scientifique reconnaît ces articles comme *scientifiques*, ces revues comme *scientifiques*, que nous pouvons dire qu'il s'agit bien de science. Une théorie policière, à propos d'un assassinat, est également falsifiable. C'est la méthode de la reconstitution du crime qui joue ici le rôle du test. Mais l'activité policière n'est pas une science (même si, justement, il y a des relations évidentes entre la méthode scientifique et les méthodes de la police). Si une théorie doit être falsifiable pour être scientifique, cette condition nécessaire n'est pas encore suffisante. C'est dans la manière dont s'organisent socialement (communicationnellement) les procédures de test que l'on trouvera le vrai critère de la scientificité.

L'éditologie, si elle prend en compte les résultats de l'épistémologie popperienne, veut aller au-delà de celle-ci dans deux directions. D'une part elle accepte de passer à l'examen des réalités sociales, et examinera les comportements de la communauté scientifique. Les comportements généralement blâmés par cette communauté sont bien sûr parmi les plus intéressants: plagiat (un auteur utilise des travaux d'autres chercheurs sans en citer les sources, s'en attribuant implicitement la paternité), fausses publications (publier des expériences qui n'ont pas été faites, ou en falsifier les résultats), despotisme éditorial (un patron de laboratoire qui régenté les publications de ses collaborateurs; un directeur de revue qui refuse certains articles pour des raisons extra-scientifiques). Il y a ainsi toute une série de perversions éditoriales que l'éditologie étudie avec profit. Le résultat le plus immédiat de ce type de recherche est de découvrir que dans certains cas les motivations du chercheur qui publie sont davantage d'ordre personnel (carriérisme) que d'ordre purement scientifique (*faire progresser la science*).

D'autre part, l'éditologie accepte également de passer de l'étude de la transmission et de la validation des savoirs à celle (finalement bien plus cruciale) de leur production même. C'est le sens de la complémentarité éditologie-terminologie: pour nous, l'étude des termes (de la science, mais en fait aussi des termes de n'importe quel discours) est indissolublement liée à l'étude de leur édition. C'est une des données les mieux établies et les plus fécondes de la sociolinguistique d'avoir montré que les conditions sociales d'utilisation d'une langue (ses *fonctions sociales*) influençaient sa forme même (tant en ce qui concerne le lexique qu'en ce qui concerne les caractéristiques phonétiques, morphologiques et syntaxiques), et il fallait exploiter ce résultat dans l'analyse du discours scientifique. Mais l'étude des termes, c'est l'étude des concepts auxquels ils renvoient, et notre épistémologie pose que les conditions sociales vécues par l'homme de science

modèlent sa créativité, c'est-à-dire la manière dont il ordonne les termes dont il dispose pour construire ses théories. L'exemple est banal mais éclairant: au XIX^e siècle, les scientifiques créaient des néologismes à partir des racines grecques, aujourd'hui ils utilisent les ressources de l'anglais courant. Étudier les termes et les concepts, tenter de comprendre, en partant du terme et de sa position dans un texte édité, comment naissent les idées nouvelles dans l'histoire de la science, voilà donc bien la mission difficile de l'éditologie. C'est ce que refusait Popper (1973: 26):

Je dois éclaircir la distinction qui s'impose entre la psychologie de la connaissance, qui traite des faits empiriques, et la logique de la connaissance, que concernent les seules relations logiques [...] le travail du savant consiste à avancer des théories et à les soumettre à des tests. Le stade initial, cet acte de concevoir ou d'inventer une théorie, ne me semble pas requérir une analyse logique ni même être susceptible d'en être l'objet. La question de savoir comment une idée nouvelle peut naître dans l'esprit d'un homme [...] ne relève pas de l'analyse logique de la connaissance scientifique [...] s'il s'agit des processus impliqués dans la stimulation et le jaillissement d'une inspiration, je refuse de considérer leur reconstruction comme la tâche de la logique de la connaissance.

Comment une idée nouvelle naît dans l'esprit d'un homme nous intéresse au plus haut point: cette idée deviendra un terme (l'oxygène chez Lavoisier quand il découvre les incohérences de la théorie du phlogistique, les quarks de Murray Gell-Mann quand il élabore une nouvelle systématique des particules élémentaires...), et ce terme sera inséré dans un texte qui sera édité, qui sera donc partagé par la communauté scientifique. De l'idée nouvelle au terme (question sémantique), du terme à la propagation de l'idée nouvelle (question pragmatique), il y a un double problème que l'éditologie ne refuse pas de considérer. Et nous posons que ce double problème est de nature sociolinguistique.

DES MOTS AUX TERMES

Quand Jacques Lacan nous dit que l'inconscient est structuré comme un langage, il reformule la psychanalyse, critique de l'inconscient. Semblablement, l'éditologie reconnaît que les textes scientifiques (outre leurs caractéristiques d'édition) ont leur propre structure (qui se surajoute à la structure proprement linguistique de la langue naturelle utilisée), et reformule l'épistémologie, critique de la science. Bien sûr, il y a des termes *techniques* dans les arts, dans le droit, dans la littérature... Mais il n'y a qu'en science (c'est-à-dire dans le domaine de la STI) que les termes fonctionnent vraiment en système. Et surtout, il n'y a qu'en science que ces termes sont agissants. François Dagognet (1969) a fort bien étudié ce qu'il appelle les *correspondances voco-structurales* de la chimie contemporaine, depuis la nomenclature de Lavoisier jusqu'aux formules de la chimie organique en passant par le fameux tableau de Mendeleïev. Il a également montré dans les domaines de la phytographie, de la zoologie et de la nosologie que c'est la création même d'un système de termes qui, chaque fois, a permis de maîtriser scientifiquement un donné surabondant (Dagognet 1970). Les termes ne sont pas inventés pour développer la science, comme une espèce de complément de finition. C'est l'invention même des termes qui constitue le mouvement scientifique avec, simultanément, la publication de ces termes. Quand le chimiste crée les termes sulfate, sulfite, sulfure, sur le modèle de chlorate, chlorite, chlorure, il ne crée pas simplement quelques mots commodes pour désigner les contenus de ses flacons. Il résume toute une théorie. Le rôle de l'oxygène dans la production des acides est résumé dans la suite des désinences *ate, ite, ure*. Il s'agit bien d'un système nomenclatural (contrairement à la nomenclature non systématique et par cela même préscientifique des alchimistes), dans lequel chaque terme renvoie à tous les autres: sulf- renvoie à tous les composés contenant du soufre, -ate à tous les sels fortement oxygénés... Bien sûr,

cette nomenclature, résultat d'un processus historique (éditologique: on peut citer et dater les ouvrages depuis Louis Guyton de Morveau, Antoine Laurent de Lavoisier, jusqu'aux publications actuelles de l'IUPAC, *International Union for Pure and Applied Chemistry*), comporte des exceptions, des insuffisances nombreuses. Mais l'essentiel est qu'il s'agit bien d'un langage construit, et validé par l'édition.

Ce n'est que très récemment, dans l'histoire de la science, que le caractère *agissant* des termes scientifiques est clairement apparu. Avec l'avènement du génie logiciel, on assiste en effet à la création de langues artificielles qui sont des nomenclatures *actives*, puisque leur utilisation correcte permet, au terme de ce que l'on appelle généralement un *dialogue homme-machine*, de faire fonctionner des ensembles techniques complexes. Ce n'est pas le lieu ici de discuter de la possibilité d'une *intelligence artificielle* (qui est l'objet de l'épistémologie appliquée: Baudet 1990b), mais il est certain que les langues informatiques sont des exemples qui me paraissent particulièrement clairs de la dualité éditologique-terminologique de toute démarche scientifique. Une langue informatique est d'abord une liste de termes, ces termes font partie d'un système (il existe une syntaxe: manière d'écrire des phrases correctes), et l'utilisation de cette langue conduit à des résultats pragmatiques. Outre cette dimension terminologique (la plus évidente pour l'utilisateur), il y a une dimension éditologique qui réside dans le double fait que ces langues sont le résultat de travaux d'équipe, et que ces langues sont soumises à des normalisations (contrôles sociaux, mais par un sous-ensemble du corps social: la communauté informatique internationale). La science — discursive — se transforme en technologie — opératoire. Le réel n'est plus uniquement décrit à l'aide de termes, il est manipulé à l'aide de termes. Et parce qu'il y a un continuum science-technologie-industrie, on voit ici apparaître dans toute leur vigueur les considérations économiques: de puissantes multinationales jouent un rôle important dans la communauté informatique internationale qui fixe les standards en matière de génie logiciel. Mais on avait déjà vu que même dans le domaine de la recherche la plus *fondamentale*, l'intérêt personnel du chercheur était bien présent.

QUELQUES RÉSULTATS

La prise en compte de la nature scientifique de la technique et de l'industrie nous paraît un des résultats majeurs de l'éditologie. Il y a interpénétration des activités de recherche *pure* et de recherche *appliquée*, ce que l'examen critique des mécanismes d'édition rend évident (subsidiation de revues scientifiques par les milieux industriels: la question des brevets, qui sont des modalités d'édition tout à fait particulières et qui montrent le lien inextricable entre intérêt socio-économique, communication et développement du savoir). Le terme STI — science-technologie-industrie — est de plus en plus employé, et l'on peut espérer que les chercheurs en épistémologie continueront de s'en servir pour éviter les fâcheuses connotations idéologiques attachées au mot science, surtout quand il est utilisé de manière absolue: *la Science*. On pourrait aussi bien employer technologie à la place de STI, comme le montre cette excellente analyse (Guespin 1991: 76):

L'essentiel est que, à côté de sa fonction de connaissance théorique du monde, la science est désormais chargée d'une fonction d'amélioration de la technique. Et c'est pour désigner ce nouveau mode de coexistence, cette mise en rapport systématique de la science et de la technique, qu'a été créé le terme de technologie. Toutefois, d'un point de vue philosophique, on peut penser que ces deux fonctions n'en font qu'une: on ne connaît qu'en transformant [nous ajouterions: et qu'en nommant], et donc la connaissance scientifique du monde entièrement humanisé, socialisé, où nous vivons, ne peut progresser sans transformation constante de nos moyens d'agir sur lui par les techniques.

Un deuxième résultat que l'éditologie est en droit de revendiquer est un renouveau d'intérêt pour les questions liées à la *vulgarisation scientifique*. C'est ainsi que, partant de l'éditologie, François Gaudin (1991 : 136) a bien vu que la linguistique (et plus précisément ce qu'il appelle socioterminologie) a un rôle à jouer dans la prise de conscience de la nature des obstacles auxquels se heurte le corps social dans la communication du savoir : la langue «engage l'ensemble de nos conceptions du rapport entre la science et la société». Allant jusqu'à proposer une écologie linguistique pour «faciliter la mise en mots» des acquisitions majeures de la STI. Avec pour objectif — et l'on peut dire qu'ici l'éditologie, ce qui en montre bien la nature philosophique, débouche sur une éthique — de tenter de construire les bases d'une authentique «démocratie cognitive» (Gaudin 1993 : 216).

Un troisième résultat de l'éditologie serait d'apporter idées et moyens d'action à ceux que préoccupe le sort des diverses langues européennes (dont le français) face à la domination de plus en plus pesante de l'anglo-américain dans la communication scientifique, technique et industrielle. C'est par l'étude de la communication scientifique dans toutes ses dimensions que l'on pourra comprendre pourquoi l'anglo-américain l'emporte, et que l'on pourra peut-être élaborer des stratégies défensives. Ici, on est encore loin de pouvoir établir un bilan positif. D'une part, les politiques ou ne voient pas le problème, ou renâclent à le traiter de manière scientifique. D'autre part, les scientifiques admettent difficilement de placer sur un même plan leur travail de *pensée* et l'activité technico-industrielle. C'est pourtant cette équivalence de nature épistémologique entre science et industrie qui est le sens de l'éditologie, et l'on peut voir dans cette réticence une preuve supplémentaire du refoulement de la nature sociale de la science chez ceux qui la font. Mais en se constituant en sociolinguistique de la science, l'éditologie ne peut pas refuser d'observer les comportements des hommes de science comme ils sont, de reconnaître que l'expression de Ferruccio Rossi-Landi, qui parlait du langage, peut aussi s'appliquer à la science : «la science comme travail et comme marché», qu'il y a, dans la coexistence potentielle de plusieurs langues pour l'expression scientifique et dans le choix qui est fait finalement, des questions très simples d'intérêt personnel, et que, chez les scientifiques comme dans les autres groupes sociaux, c'est bien la structure sociale qui détermine les comportements linguistiques. Les rapports sociaux, même chez les scientifiques, conditionnent les discours.

Notes

1. APPS, Association pour la promotion des publications scientifiques en langue française, fondée à Bruxelles en 1981.
2. Citons surtout Karl Mannheim et Georges Gurwitsch. On peut y rattacher les travaux de Pierre Bourdieu, quand il montre comment le haut lieu de la science qu'est l'enseignement supérieur ne fait que reconstruire les stratifications et hiérarchies de la société tout entière.

RÉFÉRENCES

- ALLARD, Marianne (1984) : «L'éditologie des sciences industrielles», *Revue de l'Ingénieur industriel*, 6, pp. 45-50.
- BAUDET, Jean C. (1978) : «Ambiguïté des relations entre science et technologie», *Technologia*, vol. 1, n° 1, pp. 17-20.
- BAUDET, Jean C. (1990a) : «Éditologie et scientificité», *Communication & Cognition*, vol. 23, n° 4, pp. 323-329.
- BAUDET, Jean C. (1990b) : «Intelligence artificielle = épistémologie appliquée», *Ingénieur et Industrie*, 15, pp. 15-16.
- BAUDET, Jean C. (1991) : «Éditologie et sociolinguistique», *Cahiers de linguistique sociale*, n° 18, Rouen, Université de Rouen, pp. 81-99.
- BAUDET, Jean C. (1992) : «La science de la science», *Revue Générale*, 1992-11, pp. 47-54.
- BAUDET, Jean C. (1993) : «L'éditologie et l'histoire des techniques et de l'industrie», *Newsletter Technology, Science and Industry*, 20, pp. 13-16.

- BÉNICHOUX, Roger *et al.* (1985): *Guide pratique de la communication scientifique*, Paris, Gaston Lachurié.
- DAGOGNET, François (1969): *Tableaux et langages de la chimie*, Paris, Seuil.
- DAGOGNET, François (1970): *Le catalogue de la vie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GAUDIN, François (1991): «Langue, travail scientifique et démocratisation du savoir», *Le Langage et l'Homme*, vol. 26, n° 2-3, pp. 129-139.
- GAUDIN, François (1993): *Pour une socioterminologie. Des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen.
- GUESPIN, Louis (1991): «La circulation terminologique et les rapports entre science, technique et production», *Cahiers de Linguistique sociale*, n° 18, Rouen, Université de Rouen, pp. 59-79.
- POPPER, Karl R. (1973): *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, traduction de *Logik der Forschung*, Vienne, Julius Springer, 1935.